

# Interview Jean Marigny

Par Alain Pelosato



**Vous êtes incontestablement le meilleur connaisseur en vampirisme en France et peut-être dans le monde.**

**Vous avez d'ailleurs fait votre thèse de doctorat sur les vampires dans la littérature anglo-saxonne. D'où vous vient ce goût pour le sang ?**

Aux yeux des personnes qui me connaissent, je ne passe généralement pas pour un individu sanguinaire. J'aime comme tout le monde les steaks bien saignants, mais cela ne va pas plus loin. En revanche, ce qui me fascine à propos des vampires, c'est leur caractère morbide, c'est le fait qu'ils se situent dans un état intermédiaire entre la vie et la mort. Comme tout un chacun, je me pose une foule de questions sur ce qu'est la mort, et sur ce qui peut arriver éventuellement après la mort, et le vampire peut constituer, au moins sur le plan du fantastique, un élément de réponse. Le sang, dans tout cela, a une valeur purement symbolique. C'est le siège de la vie et donc, en l'avalant, le vampire absorbe tout ce qui constitue la vie de sa victime, c'est-à-dire, non seulement sa force vitale, mais aussi ses souvenirs, ses émotions, et d'une façon générale sa personnalité. C'est cela qui me paraît fascinant dans ce transfert qu'est le vampirisme. Le spectacle du sang qui gicle dans les films d'horreur en général, et dans les films de vampires en particulier, n'est pas ce qui me plaît le mieux. Je n'aime les films et les romans « gore » qu'à condition qu'ils soient distancés par l'humour noir.

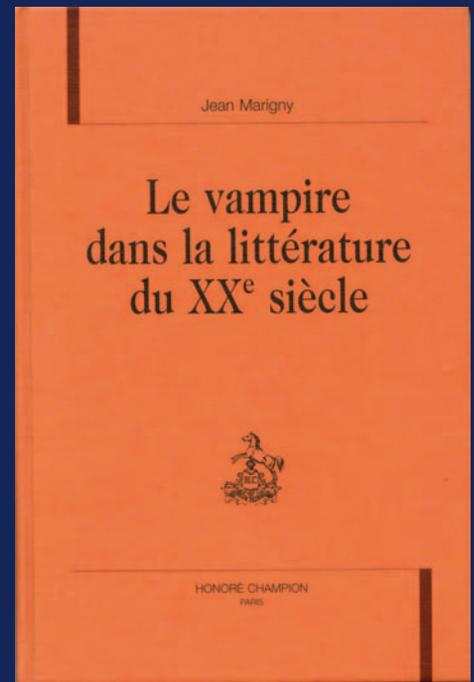
**Dom Calmet avait paraît-il dans son bureau un vrai crâne de dragon. Moi-même j'ai dans mon bureau le vrai crâne de Brown Jenkin, le rat de la sorcière de Lovecraft. Je parie que vous avez dans votre bureau un crâne de vampire. Celui de Dracula peut-être ?**

Je possède bien sûr toutes sortes d'objets, glanés en Roumanie ou ailleurs, qui ont un rapport plus ou moins direct avec les vampires : des statuettes représentant Vlad Tepes, le Dracula historique, plusieurs chauves-souris vampires (dont un porte-clef qui émet un bruit effrayant et dont les yeux rouges

s'allument par intermittence), un coffret contenant un petit sachet de terre de Transylvanie, une bouteille de vodka « Dracula » (de couleur rouge, bien sûr), mais pas de crâne. Lorsque je suis allé me recueillir sur la prétendue tombe de Dracula, au monastère de Snagov non loin de Bucarest, j'aurais pu essayer de subtiliser le crâne du voïvode. Malheureusement le squelette qui est censé se trouver dans cette tombe est dépourvu de tête, puisque, comme nous l'enseignent les chroniques de l'époque, Vlad l'empaleur a été décapité après sa mort, et sa tête envoyée au Sultan qui l'a exposée au bout d'une pique.

**Votre dernier livre est une somme sur les vampires dans la littérature du XXème siècle. Enfin vous avez pu trouver mesure à votre talent en embrassant l'ensemble de la création vampirique ?**

Lorsque j'ai terminé ma thèse sur le vampire dans la littérature anglo-saxonne, je me suis senti frustré car j'aurais voulu parler aussi de grands textes comme « La Morte amoureuse » de Gautier », *Vampir* de Hanns Heinz Ewers, de « Pauvre Sonia » et du *Chupador* de Claude Seignolle ou encore de *La Mante au fil des jours* de Christine Renard, mais comme je suis angliciste, la loi du genre m'interdisait plus ou moins d'en parler. Je devais me limiter au domaine anglo-saxon. J'ai donc décidé d'écrire un autre ouvrage qui, cette fois, traiterait librement de tout ce qui a été publié sur le thème du vampire. Estimant que la littérature vampirique du XIXe siècle était suffisamment connue pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'y appesantir, j'ai préféré passer au siècle suivant en essayant de dire l'essentiel. C'était évidemment une gageure, car un tel sujet est tellement vaste que l'on pourrait lui consacrer dix volumes. Des milliers de nouvelles et de romans ont été publiés dans le monde du 1er janvier 1901 au 31 décembre 2000 et il est pratiquement impossible d'en faire une étude vraiment exhaustive. Par ailleurs, il y a des domaines particulièrement riches comme celui de la littérature de langue allemande que je n'ai pu que survoler car ne lisant pas couramment l'allemand, je n'ai eu accès qu'à des traductions françaises ou anglaises dont le nombre est très limité. On pourra aussi me reprocher d'avoir omis tel ou tel texte, mais j'ai essayé vraiment d'aller à l'essentiel. Certains lecteurs m'ont reproché d'avoir fait une impasse totale sur le domaine de la bande dessinée qui fait partie intégrante de la littérature et qui, ces dernières



années, s'est avéré particulièrement riche en ce qui concerne le vampirisme. Je m'en suis expliqué dans mon avant-propos : on ne parle bien que de ce que l'on connaît et la BD est un immense domaine que je n'ai pas encore exploré. Peut-être un jour y aura-t-il un ouvrage sur le vampire dans la bande dessinée. Ce que j'ai voulu faire avant tout dans mon livre, c'est d'essayer de dire l'essentiel sur ce qui concerne la littérature du XXe siècle et d'ouvrir ainsi des pistes aux chercheurs intéressés par ce sujet. C'est pourquoi, je ne me suis pas cantonné à la seule littérature fantastique et j'ai essayé de montrer que le vampire avait aussi sa place dans la science-fiction, le polar, la littérature enfantine et même le roman sentimental. **Dans cet ouvrage, vous citez bien sûr Anne Rice. Je ne partage pas entièrement votre point de vue quand vous lui attribuez le renouvellement du genre. Ne croyez-vous pas qu'elle a plutôt plus connu le succès que les autres, parmi ceux qui ont renouvelé le genre ?**

Il est bien évident que les vampires n'ont pas attendu Anne Rice pour se renouveler. L'image du vampire que la fin du XIXe siècle nous avait laissée - je pense évidemment au Dracula de Stoker - était celle d'un personnage démoniaque qui évoluait dans un décor « gothique » (un château perdu dans les Carpates) et qui faisait figure d'anachronisme dans le monde moderne. Le lecteur ne pouvait s'identifier à ce monstre que l'on décrivait à la 3<sup>e</sup> personne et il ne pouvait souhaiter que sa défaite. Dans le roman de Stoker,

enfin, Dracula était le seul personnage auquel on ne donnait pas la parole. En ce début du XXe siècle, les vampires de la littérature et du cinéma, bien au contraire, évoluent dans le cadre de la vie moderne. Ils mènent une existence semblable à la nôtre, habitant souvent dans des ensembles résidentiels, conduisant leur voiture, et exerçant parfois un métier (il y a ainsi des vampires yuppies ou chanteurs de Rock). Ces vampires citadins ne sont pas des créatures du diable : ils ne craignent plus les symboles de la religion et ils ne sont pas foncièrement antipathiques. Ils sont capables d'aimer, de souffrir et d'éprouver de la compassion pour autrui. Enfin, contrairement à Dracula, ils peuvent s'exprimer en toute liberté pour nous raconter leur vie et nous faire part de leur expérience. Une telle évolution ne s'est évidemment pas faite en un jour. Dès les premières décennies du XXe siècle, les vampires se sont peu à peu humanisés, devenant à la fois plus réels et plus attachants. « La jeune vampire » de J.H. Rosny aîné (1920) et *Vampir* de Hanns Heinz Ewers (1922), par exemple nous présentent des vampires malgré eux plutôt sympathiques qui n'ont rien à voir avec les créatures de l'enfer. Très tôt, par ailleurs, les morts-vivants sont sortis du silence où on les avait condamnés pour faire part de leur expérience. Dans la nouvelle de Henry Kuttner, « Dans ma solitude » parue en 1937, le chevalier Futaine raconte comment il est devenu vampire. En 1960, soit quinze ans avant la parution de *Entretien avec un vampire*, Maurice Limat a publié *Moi vampire*, qui est à ma connaissance le tout premier roman dont le narrateur est un vampire. Anne Rice n'a donc pas innové sur ce plan. En revanche, elle est, à mon avis, le premier auteur qui ait vraiment réussi à donner aux prédateurs de la nuit une telle réalité et une telle humanité. Louis et Lestat, les héros de ses deux premiers romans ne sont plus des abstractions. Ce sont des êtres sensibles et tourmentés auquel le lecteur peut s'identifier et qui, de ce fait, paraissent presque plausibles. Anne Rice a fait école et la plupart des auteurs qui lui ont succédé ont eu à cœur d'humaniser leurs personnages de vampires. Je ne crois pas que le succès d'*Entretien avec un vampire* explique à lui seul ce phénomène. Anne Rice, selon le moi, a réussi à camper un type de vampire qui sort totalement des conventions. Stephen King avec *Salem*, roman que j'aime beaucoup et qui était paru un an avant *Entretien avec un vampire*, avait lui aussi connu un grand succès et profondément renouvelé le genre tant dans sa façon de raconter l'histoire que par le cadre



Jean Marigny lors de la remise du Grand Prix de l'Imaginaire

sociologique où elle évoluait, mais Barlow, son personnage de vampire, était plus proche du Dracula de Stoker que des vampires modernes.

**N'a-t-elle pas plutôt dissipé (et n'est-ce pas en cela qu'elle a renouvelé le genre ?) tout le mystère qui entoure le vampire en en faisant tout simplement une espèce de serial killer ?**

Je ne le pense pas car d'une part, il subsiste une part de mystère dans les personnages d'Anne Rice même s'ils sont humanisés et si l'auteur s'applique à démonter tout ce qui est extraordinaire dans le vampirisme. Elle n'est pas, du reste, la première romancière à l'avoir fait. Par ailleurs, le serial killer est un personnage auquel il est pratiquement impossible de s'identifier, à moins d'être extrêmement pervers. C'est probablement la raison pour laquelle ce genre de criminel, dans les romans, est le plus souvent décrit à la troisième personne, parfois avec un détachement cynique comme dans l'admirable (et effroyable) roman de Bret Easton Ellis, *American Psycho* (1991). Il faudra tout le talent et l'audace d'une Poppy Z Brite dans *Corps exquis* (roman très postérieur à *Entretien avec un vampire*, puisqu'il a été publié en 1996.) pour nous faire pénétrer de plain pied dans la psychologie d'un tueur en série. Par ailleurs, si les personnages d'Anne Rice, qu'il s'agisse de Lestat, de Louis, de Marius ou d'Armand n'étaient que des tueurs altérés de sang, on les aurait bien vite oubliés. Or ce sont des êtres passionnés capables d'aimer, de souffrir, de désespérer d'eux-mêmes et du monde. C'est cela qui les rend si attachants. A les regarder évoluer dans leurs passions tumultueuses, et leurs contradictions, on finit même par oublier presque qu'ils tuent chaque nuit pour prolonger leur existence. En ce sens il ressemble plus à des surhommes, à des anges des ténèbres qu'à de véritables prédateurs. C'est d'autant plus vrai que dans les tout derniers romans d'Anne Rice, ce n'est plus le vampirisme des personnages qui est mis en avant mais leur immortalité qui leur permet au fil des siècles de devenir plus sages et plus

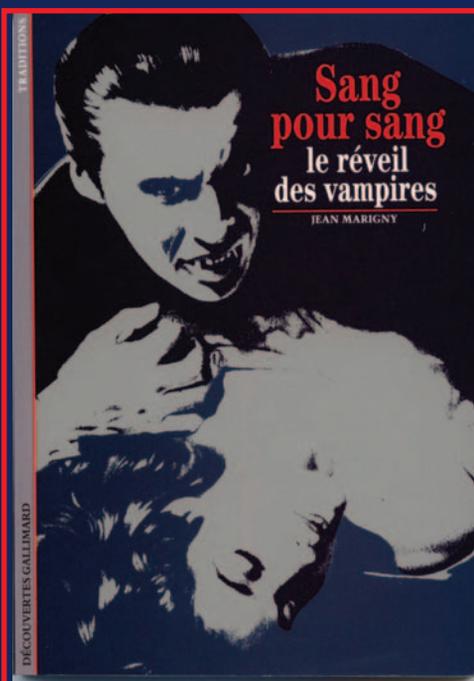
raffinés. Vittorio, Marius et Armand sont des esthètes cultivés au tempérament d'artiste et non des brutes obsédées par le sang.

**Vous n'avez pas une haute opinion du Nécoscope de Brian Lumley. Il est vrai que je n'ai lu que les deux premiers tomes du cycle de dix volumes. Pourtant le premier volume m'avait fasciné...**

La réponse est pratiquement incluse dans votre question. Le problème de fond est en effet que les aventures du Nécoscope sont une série de dix volumes dont on ne voit pas la fin. Comme vous, j'ai bien aimé les deux premiers tomes, que j'ai trouvés très originaux, mais au fur et à mesure que j'ai lu les autres, j'ai eu l'impression qu'ils finissaient par devenir ennuyeux et répétitifs. C'est un peu la loi des séries. J'ai par exemple adoré les deux premiers romans du cycle de Dracula de Saberhagen, *Les Confessions de Dracula* et *Le Dossier Holmes-Dracula*, que j'ai trouvés très drôles et bien écrits, alors que, dans les six volumes qui ont suivi, la verve initiale qui faisait le charme de ces romans me semble avoir complètement disparu. Je ferai la même remarque pour *Vampire Junction* de S.P. Somtow qui est à mes yeux l'un des meilleurs romans écrits depuis que le genre existe. Les deux romans suivants, *Valentine* et *Vanitas*, m'ont paru un peu ternes par comparaison. Je trouve que, parfois, il vaut mieux rester sur une bonne impression. Anne Rice pour laquelle, vous l'avez bien compris, j'ai un faible car je trouve qu'elle écrit très bien, ne fait pas exception à la règle. J'ai adoré les deux premiers romans de la série, un peu moins les suivants et j'ai commencé à décrocher vraiment à partir de *Memnoch*. Chaque année, je me fais un devoir de lire le dernier roman d'Anne Rice, mais l'enthousiasme s'est fortement amenuisé. J'ai eu néanmoins une bonne surprise en lisant *Blackwood Farm* paru en 2002 et non encore traduit en français, qui m'a paru moins répétitif que les autres. Le problème des séries, c'est qu'elles répondent trop souvent à des impératifs commerciaux et que la qualité littéraire du texte, en définitive, n'a qu'une importance secondaire. La seule série réussie, à mes yeux, est celle des aventures du comte de Saint-Germain par Chelsea Quinn Yarbro qui pourtant comporte une quinzaine de titres. Dans chaque volume, la romancière fait évoluer son personnage dans un pays différent et à



Jacques Goimard remet le Grand Prix de l'Imaginaire à Jean Marigny



une période différente de l'Histoire (et cela va de l'Égypte antique à l'Allemagne nazie), ce qui lui permet de renouveler constamment l'intérêt de ces histoires. Bien sûr, il faut pour cela aimer les romans historiques et... lire l'anglais, car malheureusement, seul le premier tome a été traduit en français.

**Vous indiquez bien dans votre dernier livre qu'il ne vous est pas possible de traiter du vampire au cinéma dans le cadre de ce volume (déjà impressionnant !) Si au départ, le cinéma fut influencé par l'œuvre littéraire de Bram Stoker, il a, depuis, certainement en retour beaucoup influencé la littérature ?**

Il y a eu de nombreux ouvrages consacrés au vampire au cinéma, c'est pourquoi, dans mon livre, je n'ai pas jugé utile de m'appesantir sur ce thème. Il n'en reste pas moins, comme le suggère votre question, que les deux formes d'expression, littérature et cinéma, sont inséparables car elles se sont mutuellement influencées depuis le début du XXe siècle. Malgré tout le respect que je dois au *Dracula* de Stoker, que beaucoup considèrent à juste titre comme un texte fondateur, je pense que ce roman n'aurait pas connu l'extraordinaire postérité dont il jouit aujourd'hui s'il n'y avait eu le cinéma. Pour des millions de personnes le comte vampire a eu successivement le visage de Bela Lugosi et de Christopher Lee qui en ont été en leur temps l'incarnation. La littérature vampirique a connu un nouveau départ chaque fois qu'un film majeur a donné un nouveau souffle au héros de Stoker. Ce fut le cas du *Dracula* de Tod Browning (1930) et du *Cauchemar de Dracula* de Terence Fisher (1958), avant d'être celui du *Dracula* de Coppola (1992) qui a relancé de façon spectaculaire la mode du vampire. En dehors même de

*Dracula*, les films de vampires les plus marquants ont souvent été des adaptations de nouvelles ou de romans comme *Vampyr* de Dreyer (1932), *Et mourir de plaisir* de Vadim (1960) et *The Vampire Lovers* de Roy Ward Baker (1970) librement adaptés de « Carmilla » de Le Fanu, *Les Prédateurs* de Tony Scott (1983) d'après le roman de Whitley Strieber, *Entretien avec un vampire* de Neil Jordan (1994) d'après le roman d'Anne Rice ou *Vampires* de John Carpenter (1998) d'après le roman de John Steakley. Inversement, le cinéma a eu une influence très grande sur la littérature contemporaine. Sur le mode humoristique, *Le Bal des vampires* de Polanski (1967) a fortement contribué à démythifier les prédateurs de la nuit tandis que des films plus récents comme *Vampires, vous avez dit vampires ?* de Tom Holland (1985), *Aux frontières de l'aube* de Kathryn Bigelow (1987) et *Génération perdue* de Joel Schumacher (1987) en ont modernisé l'image. La télévision a elle aussi joué un rôle déterminant dans la popularisation du personnage du vampire comment en témoignent des séries télévisées à succès comme *Dark Shadows* dans les années soixante-dix dont le héros était le vampire Barnabas Collins ou, à notre époque, *Buffy*, qui a pulvérisé tous les records d'audience. Ces deux séries ont à leur tour inspiré une abondante littérature qui connaît un très grand succès auprès des jeunes.

**Que pensez-vous de l'évolution de l'image du vampire de Nosferatu de Murnau en passant par Vampyr de Dreyer, Dracula de Browning, les Dracula de la Hammer, Lestat jusqu'à Blade et Underworld ?**

Comme dans la littérature, le vampire au cinéma a énormément évolué et l'image que nous en avons en ce début du XXIe siècle est radicalement différente de celle que nous avait laissé le cinéma muet. Murnau avait fait de son comte Orlof alias Nosferatu (qui n'était autre que Dracula) un personnage de cauchemar, d'une laideur effrayante, qui rappelait les représentations médiévales du démon. Tout aussi horrible était le masque grimaçant de Lon Chaney qui campait un vampire aux dents pointues dans *London after Midnight* de Tod Browning (1935). Cette conception a survécu dans certains films de la fin du XXe siècle comme le remake de *Nosferatu* de Werner Herzog (1979) où Klaus Kinski arborait un visage aussi horrible que celui de Max Schreck et ce maquillage de grand guignol a été repris dans le récent film de E. Elias Merhige, *L'Ombre du vampire* (2000) où Willem Dafoe joue le rôle de Max Schreck/Nosferatu. Hormis le cas de

Nosferatu, le vampire au faciès effrayant ou inquiétant se fait plutôt rare sur nos écrans, exception faite de *Les Vampires de Salem* de Tobbe Hopper (1979) et de *Les Enfants de Salem* de Larry Cohen (1987), médiocres adaptations du roman de Stephen King, où Barlow apparaît comme une sorte de Nosferatu au visage verdâtre, et à un moindre degré du *Dracula* de Coppola où le Comte, incarné par Gary Oldman, apparaît en premier lieu comme un horrible vieillard. Le cinéma donne du vampire une image plus avenante. Dans les films de la Hammer, Christopher Lee campe un Dracula élégant et séduisant. Le rôle sera par la suite repris par de véritables séducteurs comme Louis Jourdan, George Hamilton et Frank Langella. Dracula et ses semblables se sont humanisés et ce faisant, ils sont beaucoup plus crédibles qu'auparavant. Coppola enfin a magistralement réhabilité le personnage en faisant de lui un dandy romantique transfiguré par l'amour. Le cinéma vampirique n'a cessé de progresser au cours du XXe siècle. Certes, les débuts étaient très prometteurs, grâce à quelques chefs-d'œuvre comme *le Nosferatu* de Murnau (1922) ou *Vampyr* de Dreyer (1932), mais avec le succès du *Dracula* (1930) de Tod Browning, puis de celui de Terence Fisher en 1958 qui ont l'un et l'autre suscité de nombreuses imitations plus ou moins convaincantes, on pouvait craindre que le vampire se limite au cinéma de catégorie B. En effet, dans les années soixante, des centaines de films à petit budget, avec des acteurs peu connus et des scénarios bâclés ont vu le jour un peu partout dans le monde. Il y a eu bien sûr quelques heureuses exceptions comme l'excellent *Masque du démon* (1960) et *Les trois visages de la peur* (1963) de Mario Bava ou *Le Bal des Vampires* de Polanski (1967). A la fin des années soixante-dix, on a pu voir enfin des films à gros budget par des metteurs en scène réputés avec des acteurs connus comme *le Nosferatu* de Werner Herzog avec Isabelle Adjani et Klaus Kinski et le *Dracula* de John Badham avec Frank Langella, Laurence Olivier et Donald Pleasence, réalisés l'un et l'autre en 1979, *Les Prédateurs* de Tony Scott avec Catherine Deneuve, David Bowie et Susan Sarandon (1983). Cette tendance s'est confirmée dans les années quatre-vingt-dix avec des films comme *le Dracula* de Coppola et *Innocent Blood* de John Landis (1992), *Entretien avec un vampire* de Neil Jordan (1994), *Une nuit en enfer* de Robert Rodriguez (1996) et *Blade* de Stephen Norrington (1998). L'image qui est donnée du vampire dans ces films est beaucoup plus intéressante car on a renoncé semble-t-il à la lutte sempiternelle

entre le bien et le mal. Le vampire est devenu un personnage complexe qui échappe au manichéisme traditionnel. A notre époque, le cinéma vampirique est devenu adulte et, ces dernières années, nous avons pu voir des films que l'on peut qualifier de chefs-d'œuvre comme l'excellent (et malheureusement méconnu) film de Poh Chih Leon, *La Sagesse des crocodiles* (1998) où Jude Law joue un vampire pathétique et *L'Ombre du Vampire* de Merhige (2000) où John Malkovitch joue un extraordinaire Murnau confronté au non moins extraordinaire Max Schreck interprété par Dafoe. A l'aube du 3<sup>e</sup> millénaire, le cinéma vampirique s'avère très prometteur avec des films originaux comme *Underworld* de Len Wiseman (2003) qui transpose astucieusement l'intrigue de Roméo et Juliette dans le monde des vampires et des loups-garous.

**Je vous pose la même question que j'ai posée à votre ami Schnabel (voir Sfmag N° 35) : le fantastique sert-il à s'éloigner du réel ou à mieux s'en approcher ?**

Le fantastique, tel qu'il se manifeste à notre époque, dans la littérature ou au cinéma, me paraît très différent de ce qu'il était au XIX<sup>e</sup> siècle, période que certains spécialistes comme Todorov considèrent à tort ou à raison comme une sorte d'âge d'or pour ce genre précis. « Fille de l'incroyance », selon la célèbre formule de Louis Vax, la littérature fantastique est peut-être née d'une réaction devant le triomphe de la raison et du matérialisme instaurées par le Siècle des Lumières et les différentes révolutions industrielles. Devant un monde froid qui ne laissait plus de place au rêve, le surnaturel devenait une sorte de refuge. Dans l'Angleterre victorienne, les histoires de fantômes faisaient à la fois frissonner et oublier la monotonie des paysages industriels et de la vie moderne. Le propre du fantastique était donc de favoriser un éloignement par rapport au réel (rôle dévolu de nos jours à la *fantasy*). Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, d'énormes bouleversements se sont produits dans notre façon de vivre et de penser.

Les guerres et les révolutions qui ont ravagé l'humanité, la société de consommation et les foudroyants progrès de la technologie, l'urbanisation rapide de notre cadre de vie, les effets pervers de la mondialisation, les menaces qui pèsent sur l'équilibre de notre planète ont fait naître en nous une profonde angoisse et ont remis en question nos certitudes. La psychanalyse enfin nous a fait découvrir les abîmes de notre personnalité secrète. De nouvelles formes de fantastique sont nées qui, bien loin de nous éloigner de ce

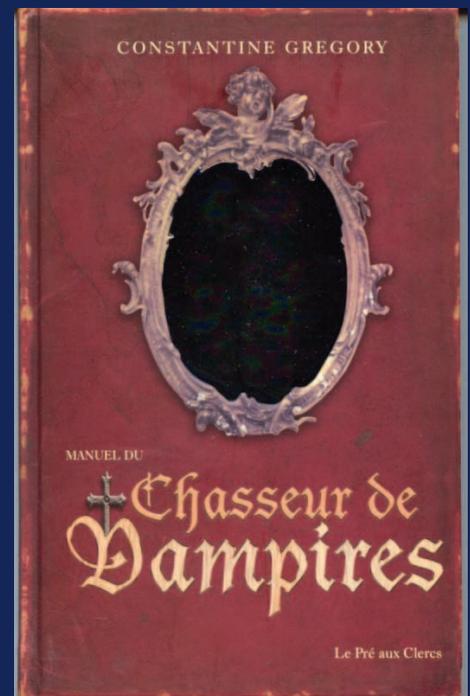
réel qui nous fait peur, en constituent la représentation symbolique. Le fantastique aujourd'hui ce ne sont plus le diable, les sorcières et les fantômes, mais ce sont nos angoisses et nos fantasmes devant un monde réel que nous ne maîtrisons plus et que nous ne parvenons plus à comprendre. Ainsi le fantastique moderne exprime à la fois la peur du sida, de la violence urbaine, d'une technologie déshumanisante, et aussi peut-être de nous-mêmes. Le vampire, au goût de mort, d'érotisme et de violence est particulièrement bien placé pour nous rappeler cette réalité qui nous hante.

**Le vampire n'est-il pas la créature la plus éminemment fantastique ?**

Si le mot fantastique désigne ce qui est extraordinaire, ce qui est en contradiction flagrante avec les lois du monde que nous connaissons, il va de soi que le vampire est la créature la plus fantastique qui soit puisqu'il est à la fois mort et vivant. Ce paradoxe le situe en dehors de toutes les normes connues et c'est cela qui le distingue d'autres créatures de la littérature et du cinéma fantastiques comme le loup-garou, le monstre de Frankenstein ou l'homme invisible. Certes le zombie est lui aussi un mort qui survit, mais c'est une créature infiniment moins complexe que le vampire car d'une part, il n'a pas besoin de sang pour prolonger son existence, et d'autre part, il n'est qu'un cadavre animé dont les facultés intellectuelles et la sensibilité ont totalement disparu. Quant à la goule qui se nourrit de chair humaine, c'est plutôt un démon qu'un mort-vivant. Le vampire quant à lui est proche de nous puisqu'il est capable d'éprouver comme nous des sentiments et, en même temps, il est totalement différent de nous car il a fait l'expérience de la mort et il peut prolonger son existence indéfiniment. C'est cela sans doute qui le rend à la fois si effrayant et si fascinant. C'est aussi ce qui explique qu'il ne se démode jamais et qu'il continue depuis deux siècles de tenir le devant de la scène.

**Avez-vous des projets de chasse aux vampires ?**

Cela fait trente ans que je traque les vampires et je dois avouer, qu'il m'est arrivé parfois, d'éprouver une certaine lassitude car ce genre d'exercice est à la longue un peu monotone. Même si le thème du vampire s'est profondément transformé tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, même s'il a inspiré des récits parfois très originaux, il est certain qu'il ne pourra pas se renouveler indéfiniment. Dans les trop nombreuses séries qui envahissent les rayons de nos librairies, je vois quant à moi, un signe de sclérose. Le vampire est devenu une affaire très rentable que l'on veut exploiter *ad nauseam* et l'on risque



ainsi, si j'ose dire, de tuer la poule aux œufs d'or. Si le cinéma peut encore nous réserver quelques bonnes surprises, comme on l'a vu récemment avec *Underworld*, je crois que la littérature a à peu près tout dit sur la question. J'aimerais parfois m'intéresser à autre chose. Le thème de l'enfance dans la littérature fantastique, par exemple, est un sujet qui me paraît très porteur et auquel j'aimerais pouvoir me consacrer entièrement. Cela dit, je n'ai pas encore dit adieu aux vampires. Je continuerai à me tenir au courant de tout ce qui se publie sur ce thème. J'ai tous les éléments pour établir une énorme bibliographie sur la littérature vampirique qui comporterait des milliers d'entrées (romans, nouvelles, pièces de théâtre, poèmes, ouvrages critiques) mais je ne sais pas dans quelle mesure où cela pourrait intéresser un éditeur. J'ai aussi avec mon ami Jacques Finné un vieux projet d'anthologie sur les femmes vampires, mais nous sommes toujours en quête d'un éditeur. Enfin, après avoir écrit tant d'articles et d'ouvrages critiques, j'aimerais passer de l'autre côté de la barrière et écrire, pourquoi pas, des récits comportant des vampires. Mais comme dit le proverbe « la critique est aisée et l'art est difficile ». De toute façon, quoi que je fasse, je n'abandonnerai jamais tout à fait les prédateurs de la nuit car cela fait trop longtemps qu'ils m'ont vampirisé.

